

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, et M^{lle}
NIVERLET, libraires ;

A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'été, 15 mai.)

Départs de Saumur pour Nantes.

7 heures 55 minut. soir,	Omnibus.
4 — 30 — —	Express.
3 — 47 — —	matin, Poste.
9 — 4 — —	Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

1 heure 2 minutes soir, Omnibus.

Départs de Saumur pour Paris.

9 heures 50 minut. mat.	Express.
11 — 49 — —	matin, Omnibus.
6 — 23 — —	soir, Omnibus.
10 — 11 — —	Poste.

Départ de Saumur pour Tours.

3 heures 4 minut. matin, March.-Mixte.

7 — 52 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. »	Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 »	— 13 »
Trois mois, — 5 25	— 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE

Les feuilles de Londres sont toutes occupées à commenter le rapport que vient de publier la commission royale nommée en août dernier pour examiner l'état actuel, la manière d'être, et le degré d'efficacité des fortifications existant pour la défense du royaume-uni. Cette commission devait en outre étudier, à ce point de vue, les travaux en cours d'exécution, et rechercher les moyens les plus efficaces de les rendre complets, spécialement en ce qui concerne les arsenaux et les bassins royaux en cas d'une attaque faite par terre ou par mer.

Les commissaires ont reconnu qu'une flotte ne suffit pas à la défense du royaume-uni, pas plus d'ailleurs que l'armée permanente actuelle et les volontaires. Ces trois forces ne suffisent pas à protéger l'Angleterre.

En ce qui concerne la sécurité de Londres, le rapport dit que si Londres ne peut être rendu capable de résister après la défaite de l'armée en rase campagne, les bassins et les arsenaux, une fois fortifiés, deviennent des places de refuge d'où la défense du pays peut se prolonger et la résistance s'organiser ; et, à moins qu'ils ne soient dans ces conditions, dit le rapport, nos moyens maritimes tombent avec la capitale, et toute la force de la nation est anéantie.

Il faut donc continuer les fortifications considérables commencées à Portsmouth, à Plymouth, à Pembroke et à Portland.

Le chiffre total des sommes à affecter à ces travaux et aux travaux des côtes pour la défense est évalué à près de 12 millions sterling, soit près de 300 millions de francs.

Les journaux allemands, on le comprend sans peine, sont exclusivement occupés de l'entrevue du prince-régent et de l'Empereur des Français. La plupart, nous sommes heureux de le constater, y voient le gage le plus certain du maintien de la paix.

A Berlin, à Francfort, cette nouvelle a produit la plus heureuse impression sur la Bourse et sur les classes éclairées de la population.

La presse anglaise est toute à Bade et point ailleurs.

Le *Times* ne peut s'en consoler, et dans son dépit il écrit une de ces petites tartines enfielées où il essaie de l'esprit en même temps que de la violence. Cette dernière qualité seul lui est restée. Mais le *Times* a tort de se livrer à ces mouvements d'humeur.

Nous avons déjà constaté que chaque fois que la France acquiert quelque chose le *Times* est de mauvaise humeur : or il est furieux aujourd'hui. Félicitons-nous !

Le *Morning-Chronicle* est plus juste et pense de cette entrevue que c'est une des grandes choses du siècle. Il y consacre un très-long et très-sérieux article ; il en fait ressortir l'importance et les conséquences heureuses pour l'Europe qui en doivent découler. Ce journal conclut de tout ce qui s'accomplit aujourd'hui que la vieille Europe s'en va et qu'une nouvelle Europe arrive ; que le temps est venu où les rois ne sont plus appréciés que pour le bien qu'ils font réellement et effectivement à leurs peuples. Ces peuples sont-ils prospères ? Voilà la question. Il ne s'agit plus que de la somme de bien-être moral et matériel que les gouvernants procurent aux gouvernés. — A. Esparbié. (Pays.)

Les journaux belges ont annoncé que la France était à la veille de reconnaître l'annexion de la Toscane au Piémont, en envoyant un consul général à Florence. Nous devons dire à ce sujet qu'une telle interprétation est au moins prématurée, la reconnaissance de l'annexion de la Toscane ne pouvant avoir lieu avant que le Piémont l'ait signifiée aux puissances, ce qu'il n'a pas fait.

Les mêmes journaux annoncent que le commandeur San-Martino n'a pas été reçu par l'Empereur. Cette assertion est inexacte. M. le commandeur San-Martino a été présenté à Sa Majesté par M. le marquis Antonini, et a remis à l'Empereur la lettre autographe du roi Ferdinand II, dont il était porteur.

Les journaux de Berlin pensent que le prince-régent et l'empereur Napoléon n'ont pas amené avec

eux leurs ministres des affaires étrangères, parce qu'ils veulent enlever tout caractère politique à leur rendez-vous. Il est vrai que le prince de Hohenzollern-Sigmaringen accompagnera le prince-régent, c'est en qualité de membre de la famille royale et non de ministre. — Havas.

Voici un article de la *Gazette prussienne* relatif à la réunion de Baden-Baden :

« L'empereur Napoléon arrivera aujourd'hui à Bade pour saluer le prince régent sur le territoire allemand. C'était le désir, exprimé de la manière la plus prévenante, de l'Empereur, de donner au prince régent cette preuve de ses sentiments pacifiques et amicaux. La Prusse a lieu de se réjouir de cette prévenance et d'en apprécier sans idées préconçues la signification qu'il est impossible de méconnaître.

« Il ne peut s'agir pour la Prusse de poser de nouveaux buts à sa politique ; cette politique a été constamment ouverte, loyale, conciliante, attachée à maintenir la paix européenne et ses bases éprouvées. Mais la difficulté des temps a éveillé des inquiétudes que l'Europe verra disparaître avec joie devant l'échange amical de pensées de deux princes puissants dont la manière d'agir exerce toujours une influence considérable, souvent décisive, sur les destinées de l'Europe.

« L'Allemagne sera heureuse, si l'Empereur des Français fortifie dans l'esprit du prince régent la conviction que la politique française est aussi pacifique que forte, et la France verra un gage important de la durée de ses rapports de bon voisinage avec nous, si l'empereur Napoléon reçoit de la bouche du prince régent lui-même l'assurance des sentiments et des résolutions de cette politique loyale et modérée qui sert de règle invariable aux actes de son gouvernement.

« En même temps que cette entrevue, qui excite l'intérêt général de l'Europe, un autre événement des plus heureux occupe la nation allemande, la réunion des princes éminents de la Confédération germanique.

« C'était depuis longtemps le désir de sincères amis de la patrie qu'après tant de dissidences qui ont agité dans les derniers temps la vie intérieure

FEUILLETON

LE CASSEUR DE PIERRES.

(Suite.)

Il vint même un moment où l'une des roues éclaboussa le cantonnier ; il eut un cri de bête fauve, et il fit un mouvement comme pour s'élancer.

Madeleine se rapprocha vivement et le retint. Il se calma tout-à-coup, essuya son visage du revers de sa manche, et se prit à murmurer une seconde fois, mais avec la physionomie et l'accent de Frédéric Lemaitre dans le dernier acte de *Trente ans ou La Vie d'un Joueur* :

— Oh ! vienne une occasion ! vienne une occasion !...

Et avec une précipitation, qui maintenant tenait de la rage, il faisait jaillir à chaque caillou des gerbes d'étincelles.

Pendant une demi-heure environ, la route demeura déserte. Madeleine était allée reprendre son panier dans la hutte ; elle s'appretait à regagner la maison ; elle tendait la main à son mari en lui disant adieu.

Tout-à-coup, un homme à cheval déboucha du tournant de la route.

Explique qui voudra les secrets instincts : Jean et

Madeleine tournèrent en même temps les yeux vers ce cavalier.

C'était un homme de cinquante ans environ, à la physionomie ouverte et franche ; on devinait facilement en lui l'homme de travail, le négociant, ou plutôt le fabricant campagnard. Il paraissait en proie à une certaine émotion, et pressait encore son cheval lancé au grand trot.

Au moment même où il passait devant les époux Maillard, un portefeuille vert se détacha tout-à-coup de la selle et vint tomber à leurs pieds.

Madeleine ouvrit la bouche pour avertir le voyageur.

— Tais-toi ! fit Jean.

Et il mit le pied sur le portefeuille.

Le cavalier, cependant, avait entendu quelque chose ; sans arrêter sa monture, il retourna la tête.

Madeleine eut un second mouvement pour parler.

— Silence donc, répéta le cantonnier, qui se jeta au-devant de sa femme et lui serra la main à la lui briser, tandis que de l'autre main, sans trop savoir ce qu'il faisait, il retira son chapeau verni pour saluer le voyageur.

Celui-ci ne s'était aperçu de rien ; il ne pouvait rien voir, car la large semelle du casseur de pierres cachait entièrement le portefeuille. Il se contenta donc de rendre le salut et ne tarda pas à disparaître derrière un bouquet de sapins.

Maillard n'avait pas bougé ; on eût dit une statue.

Durant quelques secondes encore, Madeleine resta immobile et muette.

— Jean ! murmura-t-elle enfin du ton de quelqu'un qui sort d'un pénible songe.

— Tu ne pourras donc jamais retenir ta langue.... gronda sourdement le cantonnier, qui penchait vers le sol une oreille anxieuse, afin d'entendre le bruit des pas du cheval se perdant dans le lointain.

— Jean !... poursuivit néanmoins l'honnête femme, dans l'âme de laquelle achevait de se réveiller le courage de la probité ; Jean, ce portefeuille n'est pas à nous....

— Pas à nous.... Pourquoi cela ? Ce qui se perd est bien perdu. J'ai laissé tomber ma fortune, moi aussi, et ceux qui l'ont ramassée ne me l'a rapporteront jamais....

A cet argument paradoxal, le casseur de pierres sourit d'un air satisfait de lui-même, et compléta sa pensée par un geste énergiquement résolu.

Mais sa femme, quelque brisée qu'elle fût par le malheur, n'en avait pas moins conservé toutes les forces viriles de la conscience. Elle essaya de lutter contre le mauvais esprit qui semblait s'être emparé du cœur de Jean Maillard. Il resta inébranlable, et finit par lui commander brutalement de le laisser seul.

Une dernière espérance brilla tout-à-coup aux yeux de Madeleine.

de la Confédération germanique, une entrevue personnelle des souverains allemands raffermisse et vivifie le sentiment de la concorde.

« Le monde se convaincra que parmi les Etats allemands il peut exister des vues diverses sur telle ou telle question politique intérieure, mais ces divergences disparaissent constamment devant le grand esprit de communauté qui unit les Etats allemands dans toutes les questions d'indépendance nationale et de la grandeur de la patrie.

« La lutte des partis ne saurait jamais obscurcir les relations profondément enracinées, qui, dans toutes les circonstances, enveloppent de liens indestructibles le Sud et le Nord. Ainsi donc les journées de Bade, nous pouvons l'espérer, vivifieront la confiance à un avenir prospère et assuré de l'Europe et consolideront en même temps l'un des appuis essentiels de cet avenir, la concorde de l'Allemagne. »

DEUX-SICILES.

La correspondance Havas publie les dépêches télégraphiques suivantes :

Turin, le 16 juin. — Les lettres de Palerme en date du 10 annoncent que Garibaldi organise activement l'armée. Une partie des troupes napolitaines a évacué Palerme.

Les mêmes lettres ne parlent pas de l'occupation du château de Castellamare par les Anglais.

On assure que sous peu une convocation du parlement sicilien aura lieu, dans la forme prescrite par les lois de 1848, afin de proclamer la déchéance de la dynastie des Bourbons et l'union de la Sicile au royaume placé sous le sceptre de Victor-Emmanuel.

Les correspondances ajoutent que la capitulation accorderait à Garibaldi la moitié du matériel de guerre existant à Palerme.

Turin, 16 juin. — Les nouvelles de Naples du 13 annoncent la concentration de plusieurs colonnes de troupes prêtes à accourir sur les points menacés. Des munitions et des vivres sont envoyés dans les Abruzzes.

M. E. Caracciolo est nommé ministre de la police générale à la place de M. Ajossa. M. Rosica est appelé aux travaux publics.

Marseille, 16 juin. — Naples, 12. — On prétend que 2.000 volontaires garibaldiens, commandés par le colonel Medici, auraient débarqués à Cantazaro (Calabre). Le bruit court également que les Calabres commencent à se soulever et que le gouvernement y enverrait soit le général Nunziante en qualité d'alter ego, soit le général Pianelli, qui commande l'armée d'observation dans les Abruzzes.

D'après un autre bruit, la réponse de Paris aurait été un refus d'intervention, et c'est à ce refus qu'on attribue la réunion du conseil de la famille royale qui s'est assemblée aujourd'hui pour aviser.

Des démonstrations politiques sont annoncées pour demain. L'anxiété est générale. Tous les partis sont en présence. Huit bâtiments français sont en rade, deux vaisseaux anglais y sont également.

Marseille, 16 juin. — Rome. — Une dépêche du gouvernement de Naples explique la capture de deux bâtiments garibaldiens. L'un était piémontais et l'autre américain. Ils ont été conduits à Naples. Les

mille passagers ont été emprisonnés dans la forteresse de Gaète. Ces bâtiments ont été surpris près de Ponza.

Le général de Lamoricière a envoyé des troupes à la frontière napolitaine.

Marseille, 16 juin. — Garibaldi aurait, dit-on, fait fusiller neuf individus coupables d'attentat à la propriété. Quelques agents de police auraient été tués par la populace. On a organisé une souscription nationale par ordre de Garibaldi; toutes les familles nobles et l'archevêque ont souscrit.

On lit dans le *Corriere mercantile*, du 15 :

Des correspondances de Messine, du 10, annoncent que la ville est toujours dans un calme morne et triste. La concentration de troupes y va croissant. Beaucoup de couvents ont été convertis en casernes. Le 10 est arrivée de Palerme une frégate chargée de troupes. Les flottes anglaise, française et autrichienne vont et viennent continuellement de tous les points de la Sicile. On dit que beaucoup d'habitants de Messine quittent la ville.

VOYAGE DE L'EMPEREUR.

On lit dans le *Moniteur* :

L'Empereur a quitté Paris ce matin 15 juin, à 7 heures, pour se rendre à Bade.

Sa Majesté est arrivée à quatre heures et demie à Strasbourg. Bien que Sa Majesté voyageât dans le plus strict incognito, une foule immense stationnait depuis la gare jusqu'au pont de Kehl. Les fenêtres étaient pavoisées, les bouquets pleuvaient dans les voitures, les acclamations les plus enthousiastes saluaient le passage de Sa Majesté. A la gare de Kehl, l'Empereur a trouvé S. A. R. le prince Guillaume, accompagné de son frère S. A. R. le grand-duc de Bade, pour le recevoir et conduire Sa Majesté jusqu'à Bade. En arrivant à Bade, l'Empereur a été reçu par S. A. R. le grand-duc de Bade et S. A. la princesse Marie, duchesse de Hamilton. L'Empereur est monté en voiture avec S. A. R. le grand-duc de Bade, qui a conduit Sa Majesté jusqu'à son hôtel. En traversant la ville et la promenade, l'Empereur a rencontré l'accueil le plus sympathique.

— Le train impérial est arrivé à Strasbourg à 4 heures 35 minutes du soir. La gare était brillamment décorée. A l'entrée du pont on avait dressé des mâts vénitiens portant des oriflammes. Les rues de la ville étaient pavoisées. Partout aux fenêtres, aux portes des magasins, c'étaient des faisceaux de drapeaux tricolores et de banderoles. Non loin de la porte d'Austerlitz, là où la route bifurque, un bel arc de triomphe était élevé. L'aigle impérial le couronnait.

Six des vingt chevaux et deux des cinq voitures de l'équipage impérial, qui étaient arrivés hier à Strasbourg, se tenaient près de la gare pour le service de Sa Majesté. Les autres ont été expédiés à Bade. Cette ville regorge d'étrangers; ils y affluent de toutes les directions. On fait des préparatifs pour l'illumination de ce soir. La maison de la conversation sera éclairée à la giorno.

— Paris, 17 juin. — Les nouvelles que nous recevons de Bade confirment la cordialité des rapports établis, pendant l'entrevue qui préoccupe toute l'Eu-

rope, entre l'empereur Napoléon, le prince-régent de Prusse et les souverains allemands.

La première visite du prince-régent à l'Empereur, démarche qui est ordinairement d'étiquette, a duré près d'une heure.

On croit toujours, sans qu'il y ait néanmoins une certitude absolue à cet égard, que l'Empereur rentrera aujourd'hui à Fontainebleau.

— Le *Moniteur* publie la dépêche suivante en date de Bade, le 16 juin, 8 h. 11 m. soir :

Hier au soir, à son arrivée, l'Empereur a reçu la visite de S. A. R. le prince-régent de Prusse.

Sa Majesté est allée passer le reste de la soirée chez S. A. R. la grande-duchesse de Bade. Ce matin, Sa Majesté a reçu successivement les visites de S. M. le roi de Wurtemberg, de S. A. R. le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, de S. M. le roi de Saxe, de S. M. le roi de Bavière, de S. M. le roi de Hanovre, de LL. AA. le duc de Nassau et le prince de Hohenzollern. A trois heures et demie, l'Empereur est sorti pour rendre aux têtes couronnées les visites qui lui avaient été faites. Ce soir, un grand dîner réunit au château neuf, chez le grand-duc, l'Empereur et tous les souverains, princes et princesses qui se trouvent en ce moment à Bade.

L'agence Havas publie la correspondance suivante qui lui est adressée de Nice, le 14 juin, 4 heures du soir.

Le procès-verbal de la remise et de la réception de l'arrondissement de Nice vient d'être signé au palais du gouvernement, à midi, par M. le commissaire extraordinaire de Sa M. le roi de Sardaigne et par M. Piétri, en présence de M^r l'évêque, du conseil municipal et de toutes les autorités civiles et militaires de la ville, aux cris de : *Vive l'Empereur ! Vive le roi Victor-Emmanuel !* Pendant la signature, le pavillon sarde a été amené et remplacé par le pavillon français : l'un et l'autre successivement salués par 21 coups de canon. A l'apparition du pavillon français, la foule réunie et compacte, malgré une pluie battante, a poussé une clameur immense et longuement répétée de : *Vive l'Empereur ! Un Te Deum* a été chanté avec une pompe inaccoutumée par M^r l'évêque et son clergé dans la cathédrale de Saint-Reparate, envahie dès le matin par la multitude. Le *Te Deum* a été suivi d'une revue des troupes; le 90^e de ligne, le 8^e de hussards, le bataillon de gendarmerie, ont défilé aux cris de : *Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice ! Vive le Prince Impérial !* que la foule répétait avec enthousiasme.

La proclamation de M. Piétri aux habitants de Nice a été affichée à partir de midi; elle est lue avec avidité par la population; la ville est toute entière dans une joie que rien ne peut décrire. Toutes les fenêtres sont pavoisées. On fait les apprêts d'une illumination générale, les plus pauvres quartiers ne sont pas les moins empressés. Ce soir, M. Piétri donne à M. le commissaire extraordinaire du roi de Sardaigne un banquet auquel assisteront toutes les autorités religieuses, civiles et militaires. Dimanche prochain, il y aura une nouvelle fête. L'annonce définitive de la réunion se répand depuis hier au soir dans les campagnes, et partout elle est accueillie avec une indescriptible émotion, aux cris de : *Vive l'Empereur !*

— Ce portefeuille ne contient peut-être que des papier sans valeur pour toi?... reprit-elle.

— C'est ce que nous allons voir, fit-il d'un ton bref; il n'y a plus de danger maintenant.

En effet, tout bruit s'était éteint; personne absolument sur la route; personne non plus dans les environs. Maillard enfin releva le pied, et ramassa vivement ce portefeuille vert.

Puis, se précipitant vers la cahute avec les allures d'un carnassier qui rentre dans son antre une proie aux dents.

— Viens!.... dit-il à sa compagne, viens! et puisque tu ne veux pas retourner à la maison, sers-moi du moins à quelque chose ici : fais le guet!

Il était déjà accroupi sur la paille; déjà d'une main fiévreuse il palpait le portefeuille avant de l'ouvrir.

Madeleine se laissa tomber sur une pierre à l'entrée du refuge, et la tête dans ses deux mains, elle se mit à pleurer tout bas.

Au moment même où elle demandait le plus ardemment à Dieu que la tentation ne fût pas trop forte, un cri triomphant de Maillard lui fit soudainement relever les yeux.

— Des billets de banque! disait-il avec une sorte d'extase, des billets de banque!...

Hélas! ce n'était que trop vrai : le portefeuille était ouvert sur les genoux du cantonnier, dans ses deux mains

frissonnait le papier qui vaut de l'or.

— Il faut restituer cela dit bravement Madeleine.

— C'est une fortune!

— Raison de plus pour la rendre à qui elle appartient. Songe donc au malheureux qui l'a perdue.

— Comptons..... dit le casseur de pierres.

Dans son ricanement railleur, dans ces yeux étincelants, la pauvre femme vit l'assurance qu'il ne lui restait plus de recours qu'en Dieu, et elle se remit à prier.

— Un, deux, trois... haletait Jean Maillard (et il riait en même temps, et il avait des gestes et des regards de fou), cinq, sept, dix.... tous de mille! Oh! ce sont de beaux et bons billets de mille francs! Il y a si longtemps que je n'en avais touché! Quelle joie; ça me grise!... Vingt, vingt-cinq... Oh! ceux-là, je ne les perdrai pas, moi, je le jure!.... Trente, quarante.... Quelle trouvaille!.... Je m'en doutais, je la sentais venir... C'est Dieu lui-même qui m'a jeté cette seconde fortune; elle est à nous, bien à nous!... Cinquante... soixante... Il y a là soixante mille francs!

— Jean! cria tout-à-coup Madeleine épouvantée; Jean.... voici le cavalier qui revient au galop.

Déjà le casseur de pierres était debout. D'un geste rapide il fit disparaître sous sa blouse le portefeuille vert. Puis il saisit le manche de son long marteau, en dirigea le fer contre son front, et avec un regard, avec un accent qui ne permettait pas de douter de sa menace:

— Madeleine, déclara-t-il, si tu ne réponds pas ainsi que moi, si tu dis un seul mot, si je suis contraint de me dépouiller de cette fortune, ma dernière espérance.... foi de Jean Maillard, ici même, à l'instant, devant toi, je me tue!....

II. — DENISE.

C'était une charmante enfant que Denise, et Madeleine l'avait bien dit, elle ne songeait nullement à se plaindre de son destin. Ses premières années s'étaient écoulées à Paris, dans un faubourg, dans une mansarde. Elle était chétive et triste alors.

Après un voyage pénible, à la vérité, mais qui, pour elle, n'avait été qu'un long plaisir, elle s'était retrouvée en pleine Normandie, dans la verdure, sous les grands arbres, au grand air, au grand soleil, presque au bord de la mer.

Que d'enchantements! Que de joies! que de bonheur! Jamais jeune chien dont on a brisé la chaîne, jamais fauvette dont on vient d'ouvrir la cage, ne savourèrent avec plus de délices les envirements de la liberté.

On s'apitoyait sur sa misère, sur son amaigrissement, sur sa pâleur. Les premiers jours de l'arrivée, on alla même jusqu'à prétendre qu'elle allait mourir. Mourir, elle!... Ah bien, oui! elle renaissait, au connaître; elle commençait à vivre!

Ce qu'on avait pris pour de la fatigue, pour de l'ato-

FAITS DIVERS.

On lit dans le *Moniteur* :

S. M. l'Impératrice est allée samedi de Fontainebleau à Villegenis rendre visite à S. A. I. le prince Jérôme-Napoléon, son oncle, dont l'état est plus rassurant depuis ce matin. Sa Majesté a pu en quittant Villegenis, recevoir des médecins du prince l'assurance de cette amélioration.

— La Monnaie de Paris s'occupe de frapper une belle médaille commémorative en souvenir de la réunion de la Savoie et du comté de Nice à la France.

— Il est question, lisons-nous dans la revue hebdomadaire du *Siècle*, d'un système d'éclairage nocturne qui rendrait Paris bien plus resplendissant la nuit qu'en plein jour. Les numéros de chaque maison et les plaques indicatives de chaque rue seraient éclairés par autant de becs de gaz, dont la lueur serait triplée au moyen de verres réflecteurs. On peut facilement se rendre compte de l'éblouissement qui résultera de l'accroissement de tous ces foyers lumineux. Les frais de cet éclairage, supportés par les propriétaires, ne s'élèveraient qu'à une dépense annuelle de sept francs cinquante centimes par maison. Ce sera donc une illumination féerique et perpétuelle. Je ne devine pas quelles merveilles la civilisation réserve à nos neveux, mais, à coup sûr, ce qu'ils verront, ils le verront bien. Paris, radieux et splendide, prendra chaque soir un air de fête auprès duquel les antiques lampions, s'ils tentaient de reparaitre, sembleraient plutôt un signe de deuil public que de réjouissance nationale.

— On parle beaucoup d'une lettre de M. le duc Pasquier sur l'arrêt de la Cour de cassation qui, réformant celui de la Cour impériale dans l'affaire Dupanloup, a décidé que la loi de 1819 contre la diffamation étendait sa protection à la mémoire des morts. L'ancien ministre de la justice se prononce contre une extension à laquelle, dit-il, ne songeaient pas les auteurs de la loi dont on excipe.

Entre autres arguments, M. Pasquier déclare qu'avec une semblable interprétation des intentions du législateur, même la publication de l'Évangile pourrait ne pas être préservée des obstacles et des difficultés qu'il crée, s'il existait encore des héritiers de Judas peu en humeur de se montrer accommodants sur les atteintes portées à la mémoire de leur aïeul.

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

Toute la journée de dimanche s'est passée en fête dans notre ville. A peine les processions des différentes paroisses étaient-elles rentrées que la population fêtait l'annexion qui vient d'agrandir la France. A une heure, la foule parcourait nos rues pavées aux couleurs nationales et se rendait à Saint-Pierre au *Te Deum* d'actions de grâces. Immédiatement après le chant du *Te Deum*, M. le général de Bruno et son état-major, toutes les autorités civiles se sont rendus sur le quai de Limoges pour passer en revue l'École de cavalerie et la garnison du Château; puis le défilé a eu lieu aux cris de : *Vive l'Empereur!*

Le soir, à 4 heures, tout le clergé de Saumur s'est réuni à l'église Saint-Pierre, et malgré l'incertitude

du temps la procession s'est mise en marche pour Notre-Dame-des-Ardilliers. Fort heureusement la solennité n'a pas été troublée par la pluie.

A la nuit, les édifices publics, l'hôtel de la Sous-Préfecture, l'Hôtel-de-Ville, la Promenade, la gare du chemin de fer, l'École de cavalerie étaient décorés de guirlandes de feux de couleurs.

La mort vient de frapper un de nos concitoyens qui, pendant le long exercice de ses fonctions, a su se rendre digne de l'estime et de la considération générales. M. Delavan, ancien président du tribunal civil, a été enlevé dimanche à sa famille, à la suite d'une courte maladie. C'est mercredi que M. Delavan a été atteint du mal qui l'a emporté.

Au moment où nous mettons sous presse, toute la société de Saumur se réunit autour du cercueil pour rendre les derniers honneurs à cet ancien magistrat.

En raison de l'annexion à la France des provinces de Savoie et de Nice, M. le ministre de l'instruction publique prolonge de deux jours les vacances prochaines dans les lycées et les collèges.

Samedi dernier, un grave accident a eu lieu au chantier du Haras de l'École de cavalerie. A la suite d'une averse, le sieur Hubert était remonté sur son échafaudage pour continuer ses travaux, quand tout-à-coup, le pied lui manquant sur ces planches encore mouillées, il perdit l'équilibre et tomba d'une hauteur de 4 à 5 mètres sur un monceau de moëllons. Relevé aussitôt, il éprouvait de très-vives douleurs par tout le corps, sans avoir cependant aucun membre de cassé.

Sur la demande de M. le curé de Longué, la Compagnie du chemin de fer accorde, à l'occasion de la consécration de la nouvelle église de Longué qui doit avoir lieu le 3 juillet, des billets d'aller et retour pour toutes classes avec une réduction de 40 0/0 sur les prix ordinaires. Ces billets seront délivrés les 2 et 3 juillet aux gares de Tours et Nantes ainsi qu'aux stations intermédiaires comprises entre ces deux points et les Rosiers. Ils seront valables pour le retour jusqu'au 4 juillet inclusivement et donneront droit à l'admission dans tous les trains réguliers de voyageurs, à l'exception des trains express.

Un conducteur de bœufs de Cholet, après avoir chargé à la gare de Saint-Georges-sur-Loire les animaux qu'il avait amenés, a parcouru les cabarets environnant cette gare en y faisant de nombreuses libations. Il s'enivra au point qu'un habitant de Chemillé, qui passait avec sa voiture, consentit à le faire monter avec lui, ainsi que d'autres conducteurs de bœufs. Arrivés à une côte près de Chaudfonds, ces hommes durent descendre; mais le conducteur qui s'était enivré s'affaissa alors sur lui-même. On le porta dans une auberge de Chaudfonds, où il ne tarda pas à expirer. Triste effet de l'eau-de-vie que nous constatons une fois de plus.

(Union.)

Pour chronique locale et faits divers. P. CODET.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Paris, 18 juin. — L'Empereur est arrivé ce matin, à 10 heures, ainsi qu'on l'avait annoncé.

A midi, il y a eu conseil des ministres aux Tuileries, sous la présidence de Sa Majesté.

— On attend avec intérêt le récit officiel du voyage de l'Empereur, et l'on espère qu'il se trouvera dans le *Moniteur* de demain.

On n'a pas reçu encore la confirmation du débarquement de l'expédition du colonel Medici sur les côtes de Calabres; mais il est positif que le gouvernement napolitain envoie des troupes dans cette province, pour y renforcer son armée. — Havas.

POMPES FUNÈRES GÉNÉRALES DE FRANCE.

Service de la ville de Saumur.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

A partir de la Saint-Jean 1860, les ateliers, magasins et bureau de l'administration seront transférés rue Verte, près le Champ-de-Foire.

(241)

Le régisseur, AUBEUX.

Marché de Saumur du 16 Juin.

Froment (hec. de 77 k.) 22 89	Huile de lin	48 —
2 ^e qualité, de 74 k. 22 —	Paille hors barrière	40 46
Seigle 14 —	Foin id.	60 75
Orge 15 20	Luzerne (les 750 k.)	58 50
Avoine (entrée) . . . 10 50	Graine de trèfle . . .	— —
Fèves 12 —	— de luzerne	— —
Pois blancs 42 —	— de colza	25 —
— rouges 40 —	— de lin	24 —
Cire jaune (50 kil) . 225 —	Amandes en coques	— —
Huile de noix ordin. 80 —	(l'hectolitre)	— —
— de cheuvis . . . 45 —	— cassées (50 k) . . .	— —

COURS DES VINS (1).

BLANCS.		
Coteaux de Saumur	1 ^{re} qualité	150 à »
Id.	2 ^e id.	140 à »
Ordinaires, environs de Saumur, 1 ^{re}	id.	100 à »
Id.	2 ^e id.	80 à »
Saint-Léger et environs	1 ^{re} id.	85 à »
Id.	2 ^e id.	75 à »
Le Puy-Notre-Dame et environs . . .	1 ^{re} id.	80 à »
Id.	2 ^e id.	72 à »
La Vienne		65 à 70
ROUGES.		
Souzay et environs		100 à 150
Champigny, 1858	1 ^{re} qualité	250 à »
Id.	2 ^e id.	200 à »
Id. 1859	1 ^{re} id.	200 à »
Id.	2 ^e id.	150 à »
Varrains, 1858		140 à 160
Id. 1859		100 à 150
Bourgueil, 1858	1 ^{re} qualité	160 à »
Id.	2 ^e id.	140 à »
Id. 1859	1 ^{re} id.	150 à »
Id.	2 ^e id.	115 à »
Restigny		105 à 115
Chinon, 1858	1 ^{re} qualité	150 à »
Id.	2 ^e id.	120 à »
Id. 1859	1 ^{re} id.	140 à »
Id.	2 ^e id.	100 à »

(1) Prix du commerce.

P. GODET, propriétaire-gérant.

nie, n'était qu'un premier éblouissement, qu'une enfance extase. Elle s'en réveilla dès le lendemain. Elle se prit à courir éperdument le long des sentiers ombreux, à grimper aux berges vertes, à se perdre dans les herbes hautes, à se rouler sur les foins qu'on avait coupés la veille et dont la pénétrante saveur la grisait.

Le soir seulement on la vit reparaitre, des coquelicots et des bluets tout plein ses cheveux dénoués, une grande branche d'aubépine sur l'épaule en guise de parasol, et, dans l'autre main, toute une gerbe de fleurs sauvages.

Elle riait là-dessous, elle gambadait, elle chantait... C'était un plaisir de la voir!

La mort de son petit frère, le profond chagrin dans lequel ses parents étaient plongés, les difficultés sans nombre des premiers temps, tout concourut à prolonger durant un mois cette liberté d'oiseau, ces battements champêtres.

Ce n'était plus une petite fille que Denise; c'était un vrai garçon; on la rencontrait plus souvent dans les branches des arbres qu'à leurs pieds; elle vagabondait dans les bois, dans les cultures et dans les prés. N'ayant presque pas de camarades, — on la méprisait alors à cause de son père, — elle eut pour amis les moutons qui n'ont point de fierté, eux; la grosse vache brune de celui-ci, les poules et les canards de celui-là, les jeunes poulains non moins folâtres qu'elle même, voire même

les jeunes porcs, à la courte queue desquels elle aimait à se pendre en riant aux éclats.

Pois ce fut le tour de la falaise et de la grève. Denise sautait, cabriolait, dégingolait sur toutes les découpures des dunes qui sont en cet endroit peu élevées et presque toujours recouvertes de gazon. De là, l'enfant allait jouer parmi les rochers et sur le beau sable jaune de la plage. Quand la mer baissait, elle avançait, avançait toujours, comme à sa poursuite; quand c'était le reflux, elle battait en retraite, mais pas à pas et en sautant dans la blanche écume de flots qui venaient mouiller ses pieds nus, comme font certains oiseaux des grèves.

Somme toute, lorsque Jean put enfin s'occuper de sa fille, lorsque les larmes qui, pour ainsi dire, avaient empêché Madeleine de la voir, cessèrent de couler, les époux Maillard retrouvèrent une sorte de petite sauvage énormément grandie dans ses guenilles devenues trop étroites, mais qui venait de boire, à même cette libre existence, la force et la santé d'une vraie paysanne.

Tout en remerciant Dieu, dans le secret de son âme, Madeleine gronda quelque peu d'abord l'enfant qui regimbait à reprendre ses habitudes plus régulières. Elle eut bien quelque mal à émonder les folles pousses qui s'étaient développées à son insu, mais enfin, la douceur aidant (et Madeleine était la plus douce comme la plus intelligente de toutes les mères), elle y parvint.

Denise fut débarbouillée, peignée, civilisée de nou-

veau. On lui acheta une robe neuve, une paire de sabots et un chapeau de paille, sur les premiers salaires du cantonnier. Madeleine désormais la retint près d'elle; mais souvent, ainsi qu'une jeune pouliche échappée, Denise s'enfuyait encore à travers les champs.

La pauvre mère ne sermonna plus.

— Tu me fais de la peine, mon enfant, dit-elle.

Et elle pleura.

Denise avait le meilleur petit cœur qui fût au monde; elle ne fit plus pleurer Madeleine.

Mais quelquefois, franchement, loyalement, tout-à-coup, elle lui disait:

— Mère, veux-tu que je fasse un peu la sauvage?

Madeleine souriait.

— Va, mon enfant, répondait-elle.

Et après un dernier baiser, elle écartait ses mains, dont, pour un instant, elle avait formé comme un licol à la chèvre folle.

(La suite au prochain numéro.)

BOURSE DU 16 JUIN.

5 p. 0/0 baisse 13 cent. — Ferme à 68 50.

4 1/2 p. 0/0 hausse 53 cent. — Ferme à 97 00.

BOURSE DU 18 JUIN.

5 p. 0/0 hausse 50 cent. — Ferme à 69 00

4 1/2 p. 0/0 hausse 05 cent. — Ferme à 97 05.

Tribunal civil de première instance
d'Angers.

VENTE

SUR LICITATION,
Entre majeurs et mineurs, et avec
admission d'étrangers,
**DE L'HOTEL
DU CHEMIN-DE-FER**

Situé à la gare du chemin de fer de
Tours à Nantes, dite Gare de Chalonne-
Saint-Georges, commune de Saint-
Georges-sur-Loire, avec cour, jardin,
écurie pour les bœufs, et terrain
en dépendant; le tout d'une conte-
nance de 39 ares 30 centiares environ.

Cet hôtel est avantageusement situé
à raison de son voisinage de la gare de
Chalonne qui sert à l'embarquement
des bœufs de la Vendée. Il est, en ce moment
exploité par le sieur Boinault.

L'adjudication aura lieu le dimanche
8 juillet 1860, à midi, dans l'une des
salles de l'hôtel du Chemin-de-Fer, objet
de la vente, à la gare de Chalonne,
commune de Saint-Georges-sur-Loire,
par le ministère de M^e SÉCHER, notaire
à Saint-Georges-sur-Loire, commis à
cet effet.

La mise à prix est fixée à 20.000 fr.
S'adresser, pour avoir des renseignements :

1^o En l'étude de M^e MALÉCOT, avoué
poursuivant, demeurant à Angers, rue
Saint-Michel, n^o 21;

2^o En celle de M^e SÉCHER, notaire à
Saint-Georges-sur-Loire, dépositaire
du cahier des charges, et chargé de la
vente.

Pour extrait certifié par l'avoué pour-
suivant.

(290) Signé : L.-A. MALÉCOT.

A VENDRE

OU A LOUER

Présentement.

1^o UNE MAISON, dans la Basse-
Isle.

2^o UNE AUTRE MAISON, rue de
Rouen.

S'adresser à M. LEHOX, à la Croix-
Verte. (291)

A AFFERMER

Pour entrer en jouissance et ouvrir les
guérets en mars 1861,

A L'ADJUDICATION

Dans l'étude de M^e COURTOIS, notaire
à Brézé,

Le dimanche 15 juillet 1860,

LA BELLE

FERME D'ASNIÈRES

Située commune d'Épieds, dépendant
de la terre de Brézé.

Cette ferme se compose de :

1^o Magnifiques bâtiments d'habitation,
vastes cour et jardin, sur le
bord du canal et des marais de la Dive,
à cinq kilomètres de Montreuil-Bellay
et à treize kilomètres de Saumur.

2^o Quatre-vingt-un hectares vingt-
un ares de terres labourables.

3^o Cinq hectares soixante-douze
ares cinquante-deux centiares de vignes
et rangées.

4^o Quatorze hectares onze ares de
prés.

Le tout dans un tenant, dont la
maison occupe le centre.

S'adresser, pour traiter à l'amiable,
s'il y a lieu avant l'adjudication, à
M. VOLLAND, régisseur de la terre de
Brézé,

Et, pour voir les lieux, aux gardes
de ladite terre. (292)

A VENDRE

La MAISON occupée par M^{me} Pas-
quier, modiste, rue Saint-Jean.

S'adresser à M^e MAUBERT, huissier.

A VENDRE OU A LOUER

Une MAISON, sise au Petit-Puy.
S'adresser à M. JOUFFRAULT.

On demande à EMPRUNTER de
suite une somme de

20,000 francs.

Bonne garantie.

S'adresser au bureau du journal.

A LOUER

Présentement,

PREMIER ÉTAGE de la maison
n^o 27, rue Beaurepaire.

S'adresser à M^e LEROUX, notaire.

Etude de M^e Henri PLÉ, commissaire-
priseur à Saumur.

VENTE MOBILIÈRE

APRÈS DÉCÈS.

Le mercredi 20 juin 1860, à midi, il
sera procédé, par le ministère de M^e
Henri PLÉ, commissaire-priseur à Sau-
mur, dans une maison, sise à Saumur,
rue Saint-Nicolas, au-dessus du Café
Saumurois, à la vente publique aux
enchères du mobilier dépendant de
la succession de feu M^{me} veuve Wil-
motte.

Il sera vendu :

Lits, couettes, matelas, daps, ri-
deaux, couvertures, secrétaires, com-
modes, canapé, fauteuils Voltaire et
autres, chaises garnies, pendules,
glaces, flambeaux, vases, guéridons,
tables, chaises, robes, châles, chemi-
ses et quantité de bons effets, batterie
de cuisine et autres objets.

On paiera comptant, plus 5 p. 0/0.

MAISON A LOUER

Pour la St-Jean prochaine.

Cette maison, située rue Verte,
près le Champ-de-Foire, est composée
de huit chambres à feu, deux celliers,
coars et jardin.

La maison est fraîchement décorée.
S'adresser à M. GIRARD fils, mar-
chand de bois à Saumur. (221)

A LOUER

Jolie MAISON bourgeoise, Cour,
Ecuries et Remise,

Rue du Pavillon, n^o 10. S'adresser
à M. MORICEAU, rue de Fenet, 36.

A LOUER

UNE VASTE MAISON

Propre au commerce,

Place du Marché, à Brissac,

Cette maison, anciennement l'au-
berge de la Croix-de-Fer, est restaurée
à neuf et dans la position la plus
avantageuse.

S'adresser à M. ROUSSEAU, rue Saint-
Nicolas, à Saumur. (240)

A LOUER

Présentement,

Ecurie à deux chevaux, belle re-
mise, et grenier à fourrages.

S'adresser à M. BEAUREPAIRE, avoué,
rue Cendrière, 8. (274)

CABARET A CÉDER

Pour entrer en jouissance à la Saint-
Jean 1860, rue Beaurepaire, près de
l'École.

S'adresser à M. DELAUNAY, rue
d'Orléans, 69, au premier. (275)

LA PATERNELLE,

Compagnie d'assurance contre l'in-
cendie, représentée à Saumur, par
M. PAPILLON fils, rue de l'Hôtel-
Dien, 14. (439)

AVIS.

La Maison de Banque A. SERRE, 3,
rue d'Amsterdam, ouvre des comptes-
courants avec chèques, fait des avances
sur titres, se charge de l'achat et de
la vente des valeurs négociées à la
Bourse de Paris, etc., etc. Un Bulletin
contenant toutes les conditions de
ces diverses opérations de banque,
est adressé à toute personne qui en
fait la demande.

POMMADE DES CHATELAINES

OU L'HYGIÈNE DU MOYEN-ÂGE.

Cette pommade est composée de
plantes hygiéniques à base tonique. Dé-
couvert dans un manuscrit par CHAL-
MIN, ce remède infailible était em-
ployé par nos belles châtelaines du
moyen-âge, pour conserver, jusqu'à
l'âge le plus avancé, leurs cheveux
d'une beauté remarquable. — Ce pro-
duit active avec vigueur la crue des
cheveux, leur donne du brillant, de la
souplesse, et les empêche de blanchir
en s'en servant journellement.

Composée par CHALMIN, à Rouen,
rue de l'Hôpital, 40. — Dépôt à Saumur,
chez M. BALZEAU, et chez M. PISSOT,
coiffeurs-parfumeurs, rue St-Jean; à
Baugé, chez M. CHAUSSEPIED, coiffeur-
parfumeur. — PRIX DU POT : 5 FR.

Saumur, P. GODET, imp.

52 numéros par an. — Paris, 6 fr. — Départements, 8 fr.

5, rue Coq-Héron, 5.

L'ÉDUCATEUR POPULAIRE

Une science ou un art ne s'acquiert que par le travail.

Le travail dépend de l'énergie de la volonté.

Vouloir, c'est pouvoir.

10 CENTIMES LE NUMÉRO.

SOUS LA DIRECTION DE

M. PAGET LUPICIN

Paraît le Samedi chez tous les Libraires.

10 CENTIMES LE NUMÉRO.

La science est la source du bien-être et de la prospérité.

Les hommes ne diffèrent entre eux que par l'éducation

La misère est fille de l'ignorance.

Le but de l'ÉDUCATEUR POPULAIRE est de mettre
à la portée de tous, par un bon marché exceptionnel
et à l'aide de méthodes nouvelles, qui abrègent con-
sidérablement le temps des études, la connaissance
des langues anciennes et modernes, des sciences
exactes et des sciences d'observation, des arts utiles
et des arts d'agrément. Son enseignement encyclo-
pédique et complet répond aux aspirations de notre
époque, avide de savoir et de connaître.

L'ÉDUCATEUR POPULAIRE s'adresse à la fois aux
pères et aux mères de famille, auxquels il facilite,
en l'agrandissant, la tâche de l'instruction de leurs
enfants; aux instituteurs et institutrices, qui l'ac-
cueilleront comme un auxiliaire bienvenu dans la
continuation et l'extension de leurs études; aux
adultes qui voudront acquérir par eux-mêmes cette
instruction que leur position sociale ne leur a pas
permise; aux élèves de nos lycées et de nos écoles,
pour compléter, par des aperçus nouveaux, l'ensei-
gnement du programme universitaire; à tout homme
d'intelligence enfin qui veut sérieusement s'in-
struire, ou aider au développement intellectuel de

ses semblables.

L'ÉDUCATEUR POPULAIRE publie les *Grands Hommes du peuple*, par Ernest BARRAND, Gustave BONNIN, etc., série de biographies des plus intéressantes, qui a commencé par Franklin, Dupuytren, les deux Brnel, Georges Stephenson, et qui continuera par Bernard de Palissy, l'émailleur; Jacquard, l'inventeur du métier à tisser; Jacques Laffitti, le banquier; Papin, le créateur de la machine à vapeur; Arago, le savant; Dugny-Trouin, le marin; Broussais, le systématisateur; Laennec, l'Hippocrate moderne; Montyon, le bienfaiteur; Béranger, le poète; Fourier, l'utopiste; l'abbé de l'Épée, le révélateur des sourds-muets; Swedenborg, l'illuminé; Paracelse, l'alchimiste; Jeanne-d'Arc, sauveur de la France; Hume, le spirite; Jeanne-Hachette, l'intrépide; Joe Smith, fondateur des Mormons; Roger Bacon, l'inventeur de la poudre à canon; Descartes, le philosophe; Grétry, le musicien, etc.

L'ÉDUCATEUR POPULAIRE publie des cours de lan-
gue anglaise, allemande, latine, française, d'après

une méthode nouvelle, simplifiée. En moins d'un
an, le lecteur peut écrire et parler ces diverses
langues. Plus tard, il donnera le grec, l'italien,
l'espagnol, etc.

L'ÉDUCATEUR POPULAIRE publie un cours de mu-
sique, remarquable par la concision, la clarté et la
netteté des préceptes. M. A. Jeannin, son auteur,
n'oublie aucune des notions qui se rattachent à cet
art admirable.

L'ÉDUCATEUR POPULAIRE publie, sur un nouveau
plan, un traité d'arithmétique, d'après la méthode
d'invention qui consiste à suivre l'ordre logique des
idées, en vertu duquel les mathématiques ont été
créées par l'homme. Il est dû M. Victor BLANDIN,
qui continuera les sciences exactes par la géométrie,
l'algèbre, etc.

L'ÉDUCATEUR POPULAIRE publie un cours de tene-
de livres, par M. J. SCHEIDER, science indispensable
pour conserver et acquérir la fortune.

Un grand nombre d'articles bibliographiques,
signés par MM. JOUFFROY, Auguste PAGET, Ed.
MARAUX, donnent de la variété au journal.

S'adresser au bureau de l'ÉDUCATEUR POPULAIRE, rue Coq-Héron, 5.